

autrement

NICKOLAS BUTLER

Rendez-vous
à Crawfish Creek



Littératures - Nouvelles

« Ils évoluaient ensemble dans l'obscurité glaciale, si proches que Kat sentait le corps de Pieter enveloppé de caoutchouc, ses palmes dans l'eau froide et noire. »

Ils se sont rencontrés dans un parc d'attractions désert : Kat est abonnée aux échecs amoureux, Pieter vient de rentrer d'Afghanistan. Coup de foudre. Kat se laisse convaincre d'accompagner Pieter à un bain de minuit dans le lac, le 1^{er} janvier, sous un mètre de glace. Peut-elle lui faire confiance ?

En dix nouvelles, qui sont autant de balades le long des routes de l'Amérique profonde, Nickolas Butler déplace les frontières entre bien et mal, et confirme son talent pour croquer la meilleure part des hommes.

Nickolas Butler est né en 1979 en Pennsylvanie. Il est diplômé de l'université du Wisconsin et de l'Atelier des écrivains de l'Iowa. Son premier roman, *Retour à Little Wing*, a été traduit en dix langues et récompensé par le prix Page/America 2014.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Mireille Vignol.

Photo de couverture : © Helene Havard / Arcangel Images

Retrouvez toute notre actualité sur
www.autrement.com
et rejoignez-nous sur Facebook



Rendez-vous à Crawfish Creek

Recueil publié en langue originale sous le titre *Beneath the Bonfire*
par Thomas Dunnes Books/St. Martin's Press.

Titres originaux des nouvelles publiées dans cet ouvrage :
The Chainsaw Soirée (Tronçonneuse party), *Rainwater* (Un goût de nuage),
Sven & Lily (Sven & Lily), *In Western Counties* (Rendez-vous à Crawfish
Creek), *Beneath the Bonfire* (Sous le feu de joie), *Sweet Light Crude* (Brut
aromatique), *Leftovers* (Les restes), *Morels* (Morilles), *Train People Move
Slow* (Lenteur ferroviaire), *Apples* (Pommes).

© 2015 by Nickolas Butler.

© Éditions Autrement, Paris 2015, pour la traduction française.

www.autrement.com

NICKOLAS BUTLER

Rendez-vous à Crawfish Creek

Nouvelles

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mireille Vignol*

Éditions Autrement **Littératures**

*Pour Kristin Carol (Lang) Guice
1980-2014
Amie et cousine bien aimée.
Reine des grands éclats de rire
et des larges sourires du Minnesota.*

*Et pour Carol et George
qui nous ont hébergés
quand nous en avions besoin.*

« La Bible raconte que les doux posséderont la terre, et j'imagine que c'est sans doute la vérité. Je suis pas un libre-penseur, mais je vais vous dire un truc. Je suis loin d'être convaincu que ce soit forcément une bonne chose. »

Cormac McCarthy, *De si jolis chevaux*

Tronçonneuse *party*

Ils squattaient une église pentecôtiste désaffectée au sommet d'une falaise surplombant la rivière. Les jours de forte pluie ou de neige, le toit fuyait et les gouttes d'eau retentissaient dans des cuvettes en fer. Lorsque la terre avait séché sous le plancher, des centaines de serpents à sonnette agitaient leurs maracas dans la chaleur, et le silence ne s'installait qu'à la nuit tombée. Je leur rendais parfois visite au printemps, époque à laquelle les serpents étaient léthargiques et avides de soleil. Nous nous postions alors autour de l'église, armés de machettes et de râteaux, et teignons l'herbe jaune en rouge. C'était un coin superbe.

L'église était délabrée mais des hectares de jardins rayonnaient autour de l'ancien lieu de culte. Les auto-stoppeurs et hippies en vadrouille entendaient parler de Bear et Luna, de l'église au toit percé, et ils venaient travailler et camper en échange de quelques repas et d'un peu de camaraderie. Je connaissais Bear depuis le lycée. On sortait toujours avec les mêmes filles.

À chaque solstice d'hiver, ils organisaient une grande fête qu'ils avaient baptisée « tronçonneuse party ». Chaque invité venait avec sa tronçonneuse, Bear et Luna constituaient ainsi leur réserve de bois hivernale pour chauffer l'église traversée de courants d'air. Tôt le matin, nous partions tous dans la forêt, avec des flasques de cognac ou de whisky, et nous coupions les branches mortes au sol ou les « faiseuses de veuves » suspendues dans les arbres sains. Nous utilisions des luges pour rapporter le bois jusqu'à l'église. Différents postes de travail étaient établis autour du bâtiment : un pour débiter en bûches, un pour acheminer ces dernières dans d'autres piles et un pour les stocker en murs bien serrés. Lors du solstice, le soleil semblait trop lourd pour se lever au-dessus de la terre, mais pendant les rares heures où il faisait jour, nous travaillions dur, suant sous nos couches de vêtements. Le vacarme des tronçonneuses était omniprésent. Ensuite, il y avait du cochon rôti, un fût de bière, et toujours une guitare ou un harmonica pour accompagner la triste voix fluette d'une camée maigrichonne qui chantait pour les étoiles.

La dernière de ces fêtes à laquelle j'ai participé remonte à plusieurs années, avant mon mariage avec Shelly et la naissance de Samuel. À l'époque, je sortais avec une infirmière, Nancy, qui travaillait dans le service de néonatalogie de l'hôpital. Elle faisait une natte de son épaisse chevelure blonde, sentait

le talc et le savon, et je crois que j'étais amoureux d'elle. J'aimais lui poser des questions sur son boulot. Elle me parlait des bébés nés dans la journée. Les jumeaux, les triplés, les rares cas d'hermaphrodites, les enfants mort-nés, les beaux bébés, ou ceux qui avaient déjà un handicap. Elle roulait ses cigarettes et je la revois aujourd'hui, vêtue d'un simple tee-shirt, assise à la table de ma cuisine, ses jambes nues et musclées repliées sous les fesses. Ses doigts roulaient des dizaines de cigarettes et quelques joints. Le matin, avant de partir au boulot, ses cheveux n'étaient pas encore tressés et retenaient la lumière du soleil comme des câbles de fibre optique.

Je conduisais un pick-up. Un vieux Toyota à la benne rouillée. J'avais rehaussé la carrosserie quand j'étais au lycée et remplacé les pare-chocs par d'épaisses barres noires. À l'aube, ce jour-là, Nancy et moi étions montés dans la cabine poussiéreuse avec un thermos de café, ma vieille tronçonneuse Husqvarna à l'arrière, et nous étions partis pour l'église. Nous fumions en route, les vitres baissées d'un cran dans le froid, le radiateur à fond.

Elle me taillait souvent des pipes quand j'étais au volant – la tête blonde dansait sur mes genoux alors que je m'efforçais de garder les yeux ouverts et le véhicule entre les lignes jaunes. Je me souviens de ce matin-là, du goût de son baiser et du soleil naissant au-dessus des collines et des vallons gelés. Nancy avait une forte libido et notre vie commune

se résumait souvent à des effusions d'amour, mais il y avait toujours un moment où je n'arrivais plus à suivre et je savais que, tôt ou tard, ça finirait par nous éloigner. Nous faisons l'amour dans les monte-charge de l'hôpital, sur l'héliport au sommet du bâtiment et, une fois, dans la morgue du sous-sol où nous avons été interrompus prématurément car j'avais cru entendre un bruit dans le silence de mort.

– Alors, elle est comment, cette Luna ? me demanda-t-elle en regagnant sa place. La vitre côté passager s'est embuée quand elle a dévissé le bouchon du thermos.

Luna ne s'était pas toujours appelée comme ça. Elle s'appelait Shelly à l'époque où nous étions amants, puis Bear me l'avait piquée, même si je suis bien conscient qu'il ne s'agissait pas vraiment d'un vol. Les amants ne se volent pas – il se passe autre chose, une sorte de capitulation ou de consentement. J'avais toujours su que je n'étais pas assez déjanté pour elle, que notre histoire ne durerait pas, qu'elle appartenait plutôt au domaine de l'éphémère. Je décidai d'en parler franchement à Nancy.

– On est sortis ensemble, Luna et moi, dis-je en fixant la route qui disparaissait sous les roues. On est sortis ensemble pendant deux ans quand on était au lycée. Elle s'appelait Shelly. Puis Bear et elle ont décidé de se rebaptiser au cours d'une espèce de cérémonie. (Je marquai une pause avant d'ajouter :) C'était juste un truc de gamins.

– Et t’avais l’intention de m’en parler quand ? me demanda Nancy en croisant les bras.

– Je viens de te le dire.

– Bon, et pourquoi avez-vous rompu ? ajouta-t-elle d’un ton acerbe.

– Elle a commencé à voir Bear, répondis-je d’une voix posée. Je les ai surpris un jour.

Elle sirota son café sans un mot, en dessinant des bonshommes allumettes sur la vitre. Elle avait de très beaux doigts, j’adorais les observer autour d’une tasse ou d’un verre de vin et lui tenir la main. Des ongles parfaits, des longs doigts musclés.

– Les gens se font parfois des coups pendables, finit-elle par dire.

Puis elle se blottit contre moi sur la banquette, posa la tête sur mon épaule et me passa le café. Nous étions encore très loin de l’église et je trouvais agréable de rouler comme ça, son corps collé au mien, le paysage défilant sous nos yeux : faucons perchés sur des poteaux téléphoniques, rivières gelées coulant en catimini sous de lourdes couches de glace, sombres silhouettes de chevaux dans les champs.

J’ai peu fréquenté Bear après le lycée. Seulement à l’occasion de ses tronçonneuse *parties* et parfois au printemps quand le sirop d’érable coulait et qu’il avait besoin d’un coup de main pour faire bouillir la résine et la transformer en huile dorée. Notre

relation était plus simple quand nous étions concentrés sur une tâche ; ensuite, en partageant une bière ou un joint, nous pouvions revenir sur le travail accompli et éviter de parler des jours anciens, car le passé ne m'intéressait plus – c'est ce que je croyais, en tout cas – même si au final nos vies, et celle de Luna, étaient toujours liées.

Perchée sur son promontoire, l'église, haute et blanche, ressemblait à un avant-poste improbable de Dieu. Dans la cour, les chiens aboyèrent à notre approche ; une odeur de feu de bois flottait dans l'air et je me souviens que Nancy ferma la portière, puis ses yeux, et qu'elle annonça joyeusement :

– J'aime cet endroit. Je me sens déjà heureuse.

Main dans la main, nous nous approchâmes de la grande porte de l'église au moment précis où Bear ouvrit les deux battants simultanément. Il apparut devant nous, avec sa longue barbe noire, ses yeux bleus étincelants, ses joues colorées par le travail en plein air. Je sentis la main de Nancy desserrer la mienne.

Je présentai Bear et Nancy, puis nous entrâmes dans l'église où il faisait meilleur que dans mon souvenir, sans doute grâce à l'odeur de café, de sueur, de chiens, de fumée de bois et de tabac. Luna lavait toute une variété de betteraves dans l'évier. Ses mains paraissaient plus vieilles que son visage, ses ongles étaient cassés et courts ; elle leva la tête, nous salua, et finit par venir nous étreindre avec délicatesse.

Seule sa démarche, en repartant vers l'évier, trahissait qu'elle était enceinte.

Bear m'annonça en souriant :

– De cinq mois ! Tu te rends compte ? Moi, un père ? (Il me frappa sur l'épaule, dans le dos, et je lui serrai à nouveau la main.) Qu'est-ce que tu dis d'un petit verre matinal ? Pour trinquer et nous réchauffer avant de commencer à bosser ?

– Super nouvelle, mec, répondis-je. Félicitations. Nancy travaille à la maternité, si jamais vous vous y retrouvez.

– Ouah, s'extasia Bear en se tournant vers elle. Ça doit être un beau métier.

Il n'avait pas son pareil pour attirer les gens à lui, pour leur donner le sentiment d'être importants, remarquables ; il savait écouter les autres. Je vis que les yeux de Nancy s'adoucissaient en le regardant ; elle aimait parler de bébés.

– À mon avis, c'est le meilleur boulot du monde, dit-elle d'un ton sans appel mais tendre. Il me rend heureuse. Il m'arrive d'avoir l'impression de devenir mère dix ou douze fois par jour. Hier nous avons mis au monde quatre bébés. Deux paires de jumeaux.

Luna s'approcha de nous en essuyant ses mains avec un torchon en lambeaux.

– Je veux accoucher ici, dit-elle en passant un bras autour de la taille de Bear. Ne le prends pas

mal, mais j'ai horreur des hôpitaux. Tous les êtres chers que j'ai perdus sont morts sur un lit d'hôpital.

Bear l'enlaça et la serra contre lui, les yeux rivés aux larges planches du parquet.

– Je comprends, répondit Nancy. T'as raison de vouloir rester chez toi. Trop de femmes sont intimidées par l'accouchement. Mais nous sommes faites pour ça.

Elle s'approcha de Luna et posa délicatement les mains sur son ventre. Cette dernière les déplaça, non loin de ses côtes.

– Tu l'as senti ? demanda Luna.

– Ses pieds, répondit Nancy, rayonnante.

– Viens avec moi, lui dit Luna, je veux te parler de mes préparatifs.

Elles se dirigèrent vers la cuisine où Luna servit deux tasses de thé.

– Bon, ce petit coup, on le boit ?

– C'est comme si c'était fait, répondit Bear en versant trois centimètres de whisky dans deux grands verres.

Nous avons trinqué avant de les descendre rapidement.

– Au boulot ! cria-t-il.

– À la paternité !

Puis nous sommes sortis dans le froid. Trois autres vieux pick-up avaient déjà quitté la route de campagne et amorcé leur procession vers l'église.

Bear et moi travaillions ensemble chaque année, un véritable tandem : nous nous relayions à la tronçonneuse, fagotions les branches coupées avec des câbles ou des chaînes, sillonnions la forêt en décorquant les arbres morts et rangions le bois en tas que d'autres équipes venaient chercher pour le fendre. Il faisait bon dans la forêt ce jour-là, le ciel était dégagé et le soleil doux pour cette époque de l'année, nous travaillâmes dur en silence jusqu'à ce que Bear s'essuie le front et s'assoie lourdement sur la vieille souche d'un gros chêne mort depuis longtemps.

– Je ne voulais pas devenir père, m'avoua-t-il. Pour tout te dire, je suis mort de trouille.

J'éteignis la tronçonneuse et nous fûmes engloutis par sa fumée bleue, le souvenir de sa plainte et de son rugissement persistant dans nos oreilles. Je m'assis à côté de lui en sentant monter en moi une espèce de fredonnement satisfait car, à tous points de vue, Bear avait toujours vécu comme il l'entendait, sans faire la moindre concession. Il vivait merveilleusement bien, sans effort ; il appartenait à cette catégorie de personnes stupéfiantes qu'on regarde en hochant la tête, sidéré et jaloux. Le genre d'homme capable de séduire n'importe quelle femme à une fête. Il pouvait s'asseoir au piano et jouer avec tant de vérité que son auditoire en avait les larmes aux yeux. Un jour, il avait frappé une balle de base-ball à cent vingt mètres – le coach avait interrompu l'entraînement pour que l'équipe puisse mesurer son

lancé ; nous avions tous marché au-delà du grand champ, la distance s'additionnant dans nos têtes de manière quasi incompréhensible. Puis il avait laissé tomber le base-ball en décrétant que ça l'emmerdait.

– Je pense que c'est comme ça pour tout le monde, répondis-je sans grande originalité.

– Mais j'en veux pas. Voilà le hic. J'en veux absolument pas. Elle pose ma main sur son ventre, il bouge, et je ne ressens que de la trouille. Comme si quelque chose allait me choper.

Je gardai le silence.

– Elle dit que c'est inévitable. Que je l'ai pas épousée en bonne et due forme, ou je sais pas quoi. Qu'elle a tout sacrifié pour s'adapter à notre mode de vie, qu'elle mérite ce bébé et que je le lui dois. Elle parlait de me quitter. Elle m'a convaincu que j'allais aimer cela, mais je suis persuadé du contraire parce que c'est pas ce que je veux. Tu pourrais peut-être lui parler ?

Je le regardai.

– Et qu'est-ce que tu veux que je lui dise ?

– Laisse tomber, fit-il en hochant la tête. Non, écoute... t'as raison, putain. C'est moi qui déconne.

On resta ainsi jusqu'à ce que le froid traverse nos vêtements mouillés de sueur, puis on se redressa lentement et on reprit le travail, avec beaucoup moins de vigueur qu'avant. Le soleil revêtit des tons argentés et un corbeau nous survola bruyamment dans l'air froid, on aurait dit que ses ailes étaient en

Du même auteur
aux Éditions Autrement

Retour à Little Wing, 2014.



NORD COMPO
m u l t i m é d i a

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer en septembre 2015 chez Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des Éditions Autrement, 17, rue de l'Université, 75007 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00.
ISBN : 978-2-7467-4199-9. N° d'édition : L.01ELFN000369.N001
Dépôt légal : octobre 2015
Imprimé en Italie.